

**Wilfried
N'Sondé**

**Le cœur
des enfants
léopards**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un jeune homme a perdu son premier amour. Mireille vient de le quitter, de briser le lien ultime de l'enfance.

Perdu, il sombre dans l'alcool et, dans un état second, commet l'irréparable.

Du fond d'une cellule où il est en garde à vue, sa mémoire s'enroule et se déroule comme un chant intérieur. Et c'est la voix des ancêtres qui résonne soudain, celle qui impose partage, honneur et héritages, celle qui réinvente l'Afrique sublimée – mensonge des exilés –, celle qui croit encore à la conscience du peuple noir. Mais cette Afrique magnifiée n'existe pas pour ce jeune homme. Sa vie s'est blottie dans la région parisienne, dans cette ville, ce pays devenus pour lui une réalité de métissage et de réussite intime. Une vie d'amitiés et de compagnonnages, de cités, de quartiers et de voisinages, de fêtes d'enfance et de sensualité, de violence aussi mais jusqu'alors maintenue à distance comme peut l'être la peur.

Avec une implacable justesse de ton, Wilfried N'Sondé explore la douleur de l'amour, l'appartenance et la violence, le désir et l'effroi comme autant de scansions qui ordonnent l'architecture de ce livre aussi émouvant que percutant.

“AFRIQUES”

série dirigée par Bernard Magnier

WILFRIED N'SONDÉ

Wilfried N'Sondé est musicien. Il vit à Berlin depuis quelques années. Le Cœur des enfants léopards est son premier roman.

© ACTES SUD, 2007
ISBN 978-2-330-01036-2

WILFRIED N'SONDÉ

Le Cœur
des enfants
léopards

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

*... De cette terre que l'on me ravit, ma
mère quel orage ma vie !*

SERGE "MNSA" N'SONDÉ

*Au hasard des tempêtes nous deve-
nons plus beau !*

WILFRIED PARACLET N'SONDÉ

De Vancouver à Brasília, parmi les gangsters new-yorkais, à Bahia ou à Lagos, derrière les barreaux de Fleury-Mérogis ou sur les bancs des amphithéâtres de la Sorbonne, chez certains junkies de la gare centrale d'Amsterdam, pour les orphelins sidéens de Mombassa, pour un grand nombre de passagers pressés et serrés du RER A à Paris, dans la mémoire des défunts qui veillent sur le Kongo, sur tous les visages des participants des cérémonies vaudou en Haïti, pour ceux enfouis depuis des siècles sous le sol du continent africain, sous l'uniforme des tirailleurs coupeurs d'oreilles, drogués, enragés, embourbés dans les tranchées des Flandres pendant la guerre 14-18, sur les ossements qui jonchent le fond de l'Atlantique, chez les demandeurs d'asile aux autorités de l'Union européenne, pour les vendeuses du marché de Brixton, dans la liesse des sound systems à Kingston, et surtout pour les génocidés du Rwanda,

... Afrique erre sur nos peaux noires.

Des questions, toujours des questions, il ne s'arrêtera donc jamais ! J'ai énormément de mal à comprendre où je suis. Le capitaine hurle ses questions dans ma tête qui ne peut pas tout saisir correctement, il est tard et j'ai trop bu, trop fumé, qu'il s'arrête ! Peut-être ne se rend-il pas compte que je ne suis plus en mesure de lui répondre. Ouvrez au moins une fenêtre, s'il vous plaît ! Non, il s'entête, et que je la ferme bordel, je suis en garde à vue ! Je peine. Dans mon brouillard la silhouette de l'ancêtre, hors de lui !

C'est pas pour ça que tu es venu en France mon fils ! J'ai peur des interrogations, des années de questions qui encombrent mon cerveau. T'es qui ? Tu viens d'où ? T'as bien travaillé à l'école ? C'est comment ton pays ?

*

Egaré dans un tourbillon d'images désordonnées, des pensées floues me reviennent, elles défilent au galop. Ce sont, je suppose, des éclats de ma vie. J'y aperçois l'ancêtre se lever, il se tient maladroit. Autour de lui, une nuée d'esprits de bonté. Halluciné, son regard s'est perdu quelque part au-delà des vivants, ses mots, eux, je les entends encore très bien...

Il faut toujours y croire. Rester fort. La foi soulève des montagnes. Tu ne regardes pas la vie, non, tu la prends à pleines mains, tu la couches sous toi comme une femme, une vraie, avec la cambrure comme une prière. Tu l'étreins doucement, parfois plus intensément, tu cherches les sources de vie palpitantes, torrides et moites, ici, ailleurs, partout, le monde t'appartient. Apprends à sentir le monde, donne-lui toujours le meilleur de toi-même. Mords sans retenue. La peur, tu la laisses loin derrière toi, elle passe en toi et puis s'en va. Marche comme un seigneur parmi les autres, pense constamment au sens de tes actes, tout pas raisonnable, les tiens étonnent ! Prends garde à ton port de tête, surtout quand la vie fait mal au corps ou au cœur. Crache violemment au sol s'il le faut, sois sourd au souffle mauvais et mesquin, celui-là t'entraîne dans la tanière du regret, de l'envie et du ressentiment.

Avec les mots, il y a aussi cette présence difficile à décrire. Les invisibles portent chaque syllabe dans leur voyage jusque dans mon âme, les chargeant d'un sens encore plus grave. C'est une sensation forte sur ma peau, proche d'une caresse tendre d'amant. Tout en moi est saisi, alerté par ces paroles.

Serre les dents quand la vie est aride, quand elle taille des entailles profondes au fond de toi. La solitude, tu ne la connaîtras jamais, tu es un maillon de la chaîne éternelle, le trait d'union sans lequel tout se brise. Laisse-toi de temps en temps chavirer, pour rejoindre le temps d'un rêve, l'espace d'un voyage, le monde immatériel des défunts. C'est là que l'on trouve les clés d'hier, d'aujourd'hui et même de demain, la source inépuisable du bon cœur, qui aime, console et guérit. Apprends à canaliser cette force, cette énergie, puisqu'elle peut te bouleverser jusqu'aux abords de la démence. C'est un bain de lumière noire où dansent follement des images et des paroles solennelles.

C'est de ça qu'il aimait parler l'ancêtre, fier et exubérant dans son costume bleu foncé, toujours nu-pieds, car ses orteils déformés ont découragé tous les chausseurs de ce monde. Par les mots et les gestes, il revivait pleinement, il rayonnait, d'ailleurs c'est peut-être lui qui avait avant moi besoin de ces longs monologues, de cette nourriture du cœur.

Quand tu tombes, tu te relèves, sèche tes larmes, tu es un révolutionnaire, comme la Terre, tu tournes et te retournes sans arrêt. Tu oses entrer dans la lutte, et à la fin, après avoir franchi maints obstacles et écarté les pires ennemis avec élégance, tu oses gagner. Reste modeste. N'oublie pas l'histoire, d'où tu viens, où tu vas, rappelle-toi toujours la brousse, la jungle, les léopards, nos esprits qui appellent et agissent jusqu'au-delà des chaînes de la servilité. Ils sont grands, puisqu'ils ont vaincu la mort. Ecoute avec la peau pour entendre les images, plonge-toi tout entier en elles, elles te guideront, géomètres fidèles et infatigables.

Solennel et digne, il lève sa chemise et découvre la tache brun clair imprimée sur sa peau, au niveau des reins, parce qu'un léopard noir et féroce l'a léché un jour, tout comme il a, avant lui, accepté son père comme l'un des siens par le même geste. Mon grand-père, chasseur mythique, on dit qu'il pouvait faire uriner un fauve de peur, tant il avait la colère terrible. Quand son courroux tonnait au village, c'est toute une région qui baissait la tête, animaux et Blancs inclus.

Sache que les léopards furent les maîtres du pays longtemps avant nous, d'abord ils nous ont chassés sans pitié, puis un jour... Nul ne le sait plus vraiment, mon fils laisse la logique dans ton costume et tes chaussures bien cirées. On ne peut

l'expliquer plus exactement ni ici ni ailleurs, mais une chose est sûre, l'on retrouva certains d'entre nous dans la brousse et la jungle. D'autres perchés au plus haut d'arbres centenaires, tous nourris à la mamelle de fauves protecteurs, le regard franc et doux, caressés par leurs pattes de velours et de mort. C'est alors qu'a commencé notre histoire, le pays kongo.

Sois frais, reste toujours alerte pour cette haute voltige qu'est la vie qui t'attend, du grand art, un voyage nouveau. Tu seras un funambule au-dessus des continents, des mondes et du temps. Regard droit, fier, souris et chéris la vie, c'est ton seul trésor. Sois l'artisan de la mutation sans laquelle nous risquons de n'être plus rien demain, puisqu'il s'agit de devenir ce que nous fûmes.

Drissa est présent lui aussi, les larmes aux yeux, fasciné, il boit les paroles de l'ancêtre comme l'on se désaltère, épanche une profonde soif de l'âme. Sur son visage, je lis un mélange de peur et d'inquiétude. Mireille est là, ces mots ont bercé son enfance et l'ont peut-être sauvée, la rapprochant de ce qu'elle est vraiment.

*

L'ancêtre en rajoute. Que dirait ton grand-père ? Le courageux, têtu, il a fui l'enfer du Congo-Océan, l'hécatombe, tous les

jours des morts ! Oui missié, dynamite dans l'anus, au travail tas d'culs noirs fainéants ! Tout ça pour que tu finisses dans la nuit au poste de police à ne plus savoir parler, la tête dans tes mains. Fais pas l'enfant, il est trop tard !

C'est une soupe bizarre que j'ai dans la bouche, partout, un peu de morve, des larmes, je n'arrive pas à recracher tout ça. De la salive, du sang qui coule de mes lèvres. Le capitaine cogne dur quand il s'y met. Il doit y avoir erreur monsieur le capitaine, j'ai rien fait, juste un peu la fête. Arrête de nous prendre pour des imbéciles, c'était toi, tout le monde t'a vu, il y a des témoins.

Le capitaine s'en fout, cela doit faire partie de sa formation, il est écarlate ! J'aimerais qu'il s'arrête. J'aimerais m'allonger. J'ai trop bu. J'ai du dégoût dans tout le corps, impossible de se changer. J'y arrive pas. J'ai du mal à coordonner mes mouvements. Des myriades d'images se mélangent, tout se bouscule jusqu'à constituer un paquet opaque entre le cerveau et les yeux. Ça fait si longtemps que je n'y arrive plus. Une policière en uniforme essaie de calmer le capitaine, j'ai vu ça dans les films, un fait le méchant et l'autre le sympa. Capitaine chat noir, poignard, ou charognard ? Elle le retient, il m'aurait tué. Une pause, s'il vous plaît, sinon j'explose !

Madame la policière tu n'as rien trouvé de mieux à faire que de torturer le citoyen ? Elle est pourtant jolie, coincée dans son pantalon bleu qui ne lui va pas du tout, ça lui fait un espèce de carré informe et plat là où commencent les jambes. Je la fixe comme me l'a appris l'ancêtre, essayer de sonder son cœur, de l'autre côté de ce qu'elle veut me donner. Allez vas-y la flic, sors de ton masque violence légale. C'est pas comme le capitaine, il jubile, il a l'âme toute sèche dans ses fringues mal choisies. Je te vomis l'agent. Aujourd'hui et demain sont jours de fête pour lui, il sort de sa tanière médiocre, dans la rue tu n'existes pas, je passe sans te voir, maintenant il me tient, il réajuste sa cravate, ça doit même l'exciter. L'heure des loups a sonné.

Toi aussi mon capitaine, j'arrive à t'apercevoir quelque part dans l'espace, tu sais mon ami j'ai quelques commerces avec les pouvoirs occultes. Je t'aperçois déjà enfant timide et maladroit, tu as longtemps souffert de ta petite taille, de ton corps aussi, ce compagnon aux couleurs ternes constamment à tes côtés. Tes gémissements dans ta nuit solitaire, tes doigts calés entre tes jambes, tes draps souillés, tes pleurs. Tu fus ce genre d'enfants qui prend son pied en torturant sournoisement des insectes inoffensifs, j'ai ta jubilation malsaine plein le cerveau. Je décroche. Une brève image, ton aigreur alors que tu mâchais ta revanche,

courbé sur tes traités de droit privé. Exclu, mal-aimé, ta méchanceté te fait honte, elle t'isole, elle arrive à distiller en toi cette étrange satisfaction. La jouissance du bourreau. Tu as construit autrui, comme une meute méprisante et moqueuse. Tu es seul au premier rang, le plus virulent de tous. Tu t'enfuis chaque matin aussi loin que tu peux, rassuré de sentir le confort froid de l'acier de ton arme battre sur ta hanche le rythme parfait de tes jours.

Pour être dur à ce point, il doit me craindre ce bonhomme-là ! Il essaie de parler de moi ou de quelqu'un qui devrait me ressembler. Il dit des tas de choses qu'il a dû apprendre par cœur, il insiste, préjuge, et je n'y comprends rien. Fous-moi la paix, j'ai mal à la tête. Tu m'ennuies policier, ton disque est rayé. C'est pas que ça le monde, pas seulement ton Code pénal, ta Bible, tes informations quotidiennes à 13 heures, pendant l'apéritif, et, entre le foot et la météo, le brouhaha inquiétant de jeunes sombres et frisés. Sans oublier l'insoutenable, les petites filles qui se prostituent un peu partout, sans que ça t'empêche de déguster le rôti du dimanche avec la belle-mère. Regarde, c'est moi, j'ai une famille. Demande-moi comment ça va, un sourire. C'est pas que ça la vie, ton église et ton clocher à la campagne, tout le monde est content avec des habits tout propres tout neufs. Là, je lui parle et pas